

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

SUITE DES CONFÉRENCES DE NOTRE-DAME,

Par le R. P. Lacordaire.

DIMANCHE, 12 JANVIER 1845.

Suite et fin.

La misère rationnelle des cultes étrangers à la doctrine catholique se révèle tout entière par l'impuissance où ils sont de résister à l'action prosélytique des peuples chrétiens. Je vois bien que Mahomet protège son œuvre en déclarant passible de mort quiconque convertira un musulman; Rome et la Grèce avaient employé les mêmes armes; la Chine et les pays adjacents ne se confient même pas aux lois qui, en les séparant de l'étranger, les séparent aussi de tout contact avec le christianisme; l'Inde, matériellement ouverte aux chrétiens, oppose le mur d'airain de ses castes à leurs communications; nulle part les cultes que le signe de la croix ne fortifie pas n'osent se mesurer avec la religion émanée du Christ, semblables à ces hordes des steppes, qui reculent devant la civilisation à mesure qu'elle s'avance, ou à ces anciens Parthes dont la force était dans la fuite et dans le désert. Ainsi, devant la stratégie catholique, aucun culte étranger ne tient ses étendards debout et déployés; la persécution, l'éloignement, le silence, voilà toutes leurs ressources, ressources que le temps, d'accord avec la vérité, détruit chaque jour, et qui à la fin épuisées, les laisseront sans défense et sans refuge contre le contact souverain de notre persuasion.

Si vous me demandez, Messieurs, d'où sont donc issues ces superstitions dénuées d'efficacité, de moralité et de raison, je vous le dirai d'un mot: elles sont nées de la passion religieuse combinant, par une inspiration privée et populaire, les éléments divins répandus dans le monde, les attirant, les coordonnant, les semant à son gré. L'homme a devant lui toujours, à tout le moins, des débris de vérités, des traditions flottantes; il remue cette poussière comme l'alchimiste; il mêle l'or et le plomb, le ciel et la terre, soufflant dessus avec une bouche corrompue, jusqu'à ce qu'il ait produit une mixture qui ait à la fois le charme de l'erreur et quelques vestiges de la vérité!

Je vous convie maintenant à un autre spectacle. La superstition fatigue l'homme; il en recherche le remède dans sa raison, et aussitôt s'ouvre devant lui un abîme plus profond encore, l'abîme de l'incrédulité.

Un jeune homme est parvenu à l'âge de quinze ans, sa raison s'est éveillée; il a vécu quelques jours dans l'antiquité, et lu quelques pages du monde présent. Il ne lui a pas été difficile de s'apercevoir que la superstition tenait une grande place dans l'histoire de ses semblables; mais ses yeux, mal ouverts encore, n'ont pas distingué la vérité de l'erreur, l'apparence de la réalité. Il commence par un grand acte: il nie, et comme le propre de la jeunesse est de n'avoir pas de mesure, d'être infini dans ses conceptions et dans ses désirs, il nie son père et sa mère dans leur foi, sa patrie dans son passé, tout ce qu'a fait l'humanité jusqu'à lui, tout le mouvement qui l'a portée vers Dieu, et, seul, indépendant, monarque absolu de sa personne, il regarde avec satisfaction ce grand empire; il est le maître enfin et il va édifier.

Mais il n'édifiera pas, il ne sent pas même le besoin d'édifier, son incrédulité est acceptée. C'est le premier et le plus haut degré de l'incrédulité; son incrédulité est acceptée, il est content. Dieu l'a mis au monde; Dieu lui a versé cette goutte de lait et d'absinthe qui est la vie; Dieu lui a donné un père et une mère, des frères et des sœurs, une patrie, une destinée, son esprit, tout ce qu'il est, tout: mais il ne croit pas lui rien devoir et être autre chose pour Dieu qu'un étranger. Et s'il considère toute cette fermentation religieuse de l'humanité, qui ne cesse de chercher Dieu, qui pense fermement l'avoir trouvé, qui a mis en lui ses plus chères espérances et ses plus sacrés devoirs, il ne laisse pas d'être heureux de ce spectacle, parce que, s'en étant mis à part, il s'estime plus grand que toutes les nations puérilement inféodées à de si pauvres besoins et à une si vile reconnaissance envers Dieu: Dieu, qui est si peu de chose, qui n'a fait que le monde, en voulant bien accorder qu'il l'ait fait! Je ne combats point, Messieurs, cette incrédulité, je ne lui dis rien; mais j'en tire cette conclusion, c'est que toutes les fois que l'homme se pose avec la raison toute pure et personnelle devant Dieu, cette raison se retire de Dieu, ne peut plus communiquer avec Dieu. Je ne dis pas autre chose; j'accepte en ce moment l'incrédulité comme elle s'accepte elle-même; Dieu l'a mise dans ma main pour m'en servir en faveur de ma foi, pour être une preuve de l'origine surnaturelle de la religion. Oui, mon fils de quinze ans, sois incrédule, l'humanité a besoin de ta révolte pour se confirmer dans son obéissance, et en attendant le jour où tu reconnaîtras ton

erreur, elle te regardera, pour s'assurer que la raison est incapable de créer la religion.

Toutefois, Messieurs, l'incrédulité ne s'arrête pas longtemps à cet état d'acceptation où elle est dans une âme de quinze à vingt ans. Quand on vieillit, on découvre dans la vie des besoins plus profonds; les années, en se retirant, nous laissent voir en nous des rivages inconnus, et l'incrédulité, d'abord si joyeuse, commence à se résoudre en une sorte de tourment semblable à celui que cause l'absence du pays. On se retourne sur le lit du doute: c'est l'incrédulité à son second état, que j'appellerai l'incrédulité inacceptée. Que voulez-vous? on est né à une époque sceptique, on n'a autour de soi que des livres et des paroles qui traitent Dieu comme un petit garçon! Mais Dieu n'a pas besoin de l'homme, il grandit tout seul dans l'âme, par une végétation sourde et sublime qui n'est qu'à lui; ses racines en aspirent la plus pure substance, et un jour l'homme inquiet se penche vers cet hôte douloureux, s'efforçant de renouer avec lui par sa raison des relations privées.

Ce phénomène, Messieurs, s'est fait voir dès la fin du siècle dernier dans de grandes proportions. Assurément nul siècle n'avait joui d'une incrédulité plus parfaitement acceptée; cependant voyez ce que c'est que l'homme! A peine la Révolution eut-elle fait de la société française un champ de bataille découvert, que ceux-là mêmes qui avaient tant détruit, les plus ardents d'entre eux, furent effrayés de l'absence de Dieu. Un homme, dont je tairai le nom, ramassa dans le sang un crayon, il le prit dans sa main déshonorée, et montant sur une échelle pour s'élever jusqu'au fronton d'un temple, il y grava cette confession: *Le peuple français reconnaît l'existence de l'Être-Suprême.* Dieu voulut que ce fût cette main froide et sanglante qui lui rendit, au moment le plus impie de toute l'histoire, un irrécusable témoignage. L'exemple donné, d'autres hommes s'efforcèrent de fonder un culte national. La théophilantropie naquit. Je vous demande pardon de prononcer ce nom barbare; Dieu condamne à des noms sauvages comme à des œuvres vaines les hommes qui rejettent la vérité. La théophilantropie essaya donc de fonder un culte rationnel, et lorsque Dieu eut présenté à la France le jeune consul qui devait la réorganiser, cette secte philosophique et religieuse vint, comme tout le monde, s'offrir à lui. Le jeune homme ne leur dit que ce mot: "Messieurs, vous n'êtes que quatre cents, comment voulez-vous que je fasse une religion avec quatre cents hommes?" Ainsi dans un moment aussi grave, la religion rationnelle n'avait pu réunir que quatre cent sectateurs, et il ne fallut qu'un mot pour les réduire à néant, et pour que jamais depuis on n'en entendit parler.

D'autres événements suivirent; notre temps se pressa aux portes de l'aurore. Nous naquîmes, et avec notre génération, une foule d'âmes qui ne voulaient pas non plus de l'incrédulité acceptée. Elles se réunirent pour réédifier l'œuvre d'une religion fondée sur la seule raison. Vous en avez vu l'essai; on l'a tenté sous vos yeux une ou deux fois. Je dis une ou deux fois, je pourrais dire davantage sans craindre de me tromper; mais il ne faut tenir compte que des expériences qui ont eu quelque étendue et quelque solennité. Vous avez donc vu des savants et des hommes d'esprit rassemblés dans cette capitale, planant sur elle, et appelant à eux, sans respect humain, les âmes jeunes et ardentes qui se débattaient contre l'incrédulité; vous les avez vus sacrifier leur temps, leur fortune, leur avenir à la réalisation d'un culte digne, pensaient-ils, d'un siècle ému de Dieu, mais ne voulant le recevoir que des mains de la science et du génie. Eh bien! vous l'avez tous présent; combien d'années a-t-il fallu pour que les édificateurs, désespérés de leur ouvrage, reprissent leur niveau social, et allassent peupler toutes les administrations civiles de leur apostolat fini et de leur paternité dissoute?

Ces essais, aussi solennels qu'infructueux, n'ont pas encore persuadé notre âge de son impuissance à créer la religion, tant l'homme a besoin de Dieu, alors même que son orgueil en repousse la foi. Chaque jour on nous annonce la religion future de l'humanité; si on ne peut pas la faire, on la prophétise du moins. On transforme l'impuissance en espérance. Mais l'humanité n'a pas le temps d'attendre; elle veut Dieu pour aujourd'hui et non pour demain. Elle a faim et soif de Dieu depuis six mille ans, et vous, venus si tard, quand vous vous mettez à l'œuvre pour subvenir à des besoins si profonds, à des aspirations que les siècles n'ont pas fatiguées, vous en êtes réduits encore à des prophéties! Pour moi, tout ce qui ne donne pas à l'humanité son pain de chaque jour, je n'y crois pas. Je crois que Dieu a été père dès l'origine pour l'âme comme pour le corps; je crois que les moissons sont toutes venues, que la pluie est toute tombée; que, dans l'ordre de la vérité,

comme dans l'ordre de la nature, l'homme n'est pas seulement affamé, mais qu'il est rassasié quand il le veut. Le pain est tout prêt, Dieu l'a pétri de ses mains; ce qui manque, c'est la volonté de le prendre tel que Dieu l'a fait. On préfère le préparer selon son goût; on demande à la raison ce qu'elle ne peut pas donner. La Pologne avait plus de sens quand elle fut partagée; elle disait: "Dieu est trop haut et la France trop loin." C'est là, Messieurs, le mot final qui explique toute cette impuissance de l'homme à se mettre par lui-même dans un commerce positif avec Dieu: Dieu est trop haut et la raison trop loin.

Je terminerai par une considération sur le protestantisme, autre effort humain pour échapper à l'incrédulité en constituant un commerce rationnel de l'homme avec Dieu.

Assurément, rien n'était plus naturel et plus simple que l'idée de Luther. Luther se disait implicitement ou explicitement, car peu importe qu'un homme sache ou ne sache pas ce qu'il fait, Luther se disait: la raison toute seule ne peut pas communiquer avec Dieu, il lui faut un élément divin, transnaturel, étranger à sa propre conception, parce qu'avant toute chose, pour établir un rapport, il est nécessaire d'être deux. L'humanité doit donc présenter à Dieu son intelligence et son cœur, mais il est évident que si Dieu n'y a pas mis de son côté son intelligence et son cœur, la religion est de toutes les chimères la plus manifestement absurde. Qui dit rapport dit concours, qui dit concours dit rencontre réciproque; la religion est la rencontre réciproque de l'homme et de Dieu, Dieu ayant nécessairement commencé le premier, parce qu'il est le plus ancien, le plus fort et le plus instruit. La religion doit donc renfermer quelque chose de l'homme, mais aussi quelque chose de Dieu. Or, s'il y a dans le monde quelque chose de Dieu, c'est évidemment l'Évangile. L'Évangile est la parole la plus pure, la plus aimable, la plus efficace qui soit au monde; Dieu est là ou bien il est absent de tout. Prenons donc l'Évangile pour la part de Dieu dans la religion; l'homme, de son côté, y mettra son cœur et sa raison. Que faut-il de plus? L'Évangile et la raison, l'Évangile parlant à la raison, la raison répondant à l'Évangile; quelle plus simple, plus douce et plus magnifique correspondance! Le rapport, la vie, la réalité tout est fait. Nul intermédiaire entre Dieu et vous, plus de papauté ni de sacerdoce, aucune question entre l'État et l'Église, et cependant un ressort réel et saint, qui mène l'homme à Dieu et ramène Dieu à l'homme. Quel chef-d'œuvre, Messieurs, quelle plus merveilleuse solution du problème d'un culte rationnel! un simple hyménée de l'Évangile et de la raison! Aussi le succès fut-il grand; toute l'Europe s'émut, et il ne faut pas expliquer par des causes secondaires ces larges mouvements du monde, ils ont toujours pour levier quelque élément extraordinaire et second qui y fait son avènement. La combinaison de Luther, en satisfaisant la passion religieuse de l'homme, flattait sa raison, son orgueil et sa liberté: elle devait remuer l'univers.

Mais arrivons au bout. Le temps est passé sur cette riche conception; elle a subi dans le mouvement général des choses et des esprits l'épreuve décisive qui manifeste invisiblement où est la vie et où est la mort. Qu'est-ce que le protestantisme aujourd'hui? N'a-t-il sombré à aucun des deux écueils préparés par Dieu à l'erreur religieuse? A-t-il évité à la fois la superstition et l'incrédulité? Je m'en remets de la réponse à quiconque connaît l'histoire dogmatique des trois derniers siècles et l'état présent des choses humaines. D'un côté, le protestantisme, en vertu de son principe même, parce qu'il a rejeté toute autorité entre l'homme et Dieu, a abouti à la dissolution doctrinale la plus épouvantable dont il y ait souvenir. Tout a été nié au nom du protestantisme, non seulement les dogmes et les sacrements chrétiens, la Trinité, l'Incarnation, la Divinité du Verbe, le péché originel, mais jusqu'aux vérités de l'ordre naturel qui regardent Dieu et nos immortelles destinées. Après avoir commencé par des confessions de foi contradictoires, on a fini par ne pouvoir plus même arborer pour symbole la contradiction, tant l'incrédulité a fait de progrès et rongé tout dogmatisme jusqu'aux os. Tous pourtant n'ont pas suivi cette pente; d'autres essayant de s'y retenir, mais manquant d'une autorité qui réglât leur foi, ont abouti par l'inspiration privée et populaire au mysticisme le plus extravagant et le plus superstitieux. Vous connaissez les scènes de l'Amérique, ces hommes et ces femmes réunis dans des assemblées apocalyptiques, prophétisant, parlant toutes les langues, montrant enfin au monde étonné le délire des âmes qui cherchent Dieu sans Dieu.

Je ne prétends pas, Messieurs, qu'en dehors de ces deux classes il n'existe pas des protestants demeurés fidèles à beaucoup de vérités évangéliques, et également préservés de la superstition et de l'incrédulité. Cela doit être, et cela est. Mais il ne faut pas juger une doctrine par des résultats individuels, il faut la juger par ses effets généraux, par les grands courants de son influence et de son action. Il est des protestants qui suivent, sans le savoir, un tout autre principe que le principe dissolvant du protestantisme, qui acceptent par voie d'autorité une partie des vérités de la foi, qui, protégés par une nature heureuse et une ignorance plus heureuse encore, nourris de l'Évangile, accoutumés à de bonnes œuvres, se soutiennent à la surface de cet océan agité, et grâce à leur bonne foi, pourront un jour présenter à Dieu une conscience demeurée pure et catholique romaine à leur insu. Ce sont là des exceptions auxquelles sont sujettes les plus misérables erreurs; comme Dieu fait descendre la rosée dans le calice empoisonné d'un fleur, il fait aussi descendre le bien et le vrai jusque dans la corruption de la vérité. Il y a chez les protestants des catholiques, comme il y a chez les catholiques des protestants, c'est-à-dire, de part et d'autre, des hommes qui suivent un principe contradictoire à celui de leur foi extérieure et avouée. Mais le protestantisme n'en reste pas moins

la grande route de l'incrédulité et de la superstition, comme le catholicisme demeure la grande route d'une foi aussi raisonnable que profonde.

J'établirai dimanche prochain ce dernier point qui nous reste encore à constater. Je vous montrerai la doctrine catholique aussi forte contre la superstition que contre l'incrédulité, assurant notre esprit contre le doute, le délivrant du délire, appelant à elle les âmes de ces deux côtés de l'horizon, et dans cet équilibre seréin et majestueux, supérieure à la raison qui ne l'a pas fondée et qui ne la peut pas détruire, lui rendant compte sans accepter son joug, l'éclairant et l'élevant sans en changer la nature, mère, sœur et fille de toute vérité, Dieu et homme tout ensemble, poussant enfin d'un pas égal les générations à leur avenir humain et à leur avenir éternel.

BULLETIN.
Nouvelles diverses.

La fête de l'Ascension nous a empêché de pouvoir publier aujourd'hui plus d'une demi-feuille.

—Mardi dernier, sur les quatre heures et demie du soir, on a ressenti, à Montréal, une assez forte secousse de tremblement de terre. Heureusement qu'elle n'a guère duré qu'une seconde.

—Nous nous sommes abstenu jusqu'à présent de parler de la lecture de l'honorable M. Morin, parce qu'en payant notre tribut d'hommage à ce chef-d'œuvre, nous voulions pouvoir le mettre en même temps, sous les yeux de nos lecteurs, afin qu'ils pussent en juger par eux-mêmes. Mais voyant que nous ne pouvons le reproduire aussi promptement que nous nous y attendions, nous croyons devoir avertir que nous le publierons tout au long, dans un prochain numéro.

Il n'est personne qui ne sente le prix, le mérite et l'avantage de semblable enseignement. Nous espérons donc que cette lecture de l'hon. M. Morin ne sera pas la dernière. Ce genre d'enseignement fait des progrès rapides dans notre ville et heureusement la manière dont on traite les sujets, est empreinte d'un esprit chrétien, vertueux et réfléchi. On a dû en remarquer un exemple dans le discours sur le duel prononcé à l'Institut Canadien par M. Chs. Laberge, jeune étudiant en droit de cette ville, et que nous avons publié dans notre dernier numéro. Ce morceau fait honneur sous tous les rapports à son auteur. C'est une gloire et une consolation pour les Canadiens d'avoir une jeunesse qui donne de si belles espérances. Nous sommes persuadé que ceux qui ont lu le discours du jeune M. Laberge, n'ont pu s'empêcher de reconnaître la force et la justesse de ses raisons et de passer condamnation sur le duel. Il en sera de même de tous les désordres qui démoralisent et dégradent surtout la haute société, si ceux qui sont destinés à occuper les premières places, sont déjà assez sages pour diffamer le vice et l'immoralité par leur discours et conformer leur conduite à leur enseignement.

—Un accident bien déplorable vient d'arriver à Belœil. Dans la nuit du 29 avril, la maison de M. P. L. Letourneux avocat, a été réduite en cendre, par un incendie des plus soudains. Tout a été la proie des flammes. Personne cependant n'a péri, mais la famille put à peine échapper demi-habillée. On suppose que le feu a été mis par accident. On estime la perte à £2,000. Ce fut après avoir fait rendre ce jour-là même les derniers devoirs à un de ses fils mort, à 17 ans, que M. Letourneux a été frappé du malheur qui lui fait perdre tout ce qu'il possédait.

—The Catholic Herald, du 24 avril dernier, dit que Mgr. Eccleston, Archevêque de Baltimore, était tombé de voiture, le samedi précédent, et s'était fait beaucoup de mal.

Un M. Mayer, ancien marchand de la Nouvelle-Orléans, natif de France est décédé dernièrement aux États-Unis et a légué 5,000 piastres aux institutions religieuses.

Deux sermons de charité prêchés à New-York au bénéfice des orphelins, l'un par Mgr. Hughes et l'autre par M. Power V.-G. ont produit la somme de 1,200 piastres.

CANADA.

Collège à Bytown.—Le Packet rapporte que l'on se prépare à construire un collège à Bytown. Cet établissement sera dû en grande partie à la munificence d'un citoyen de cet endroit, L. F. Besserer, éc., qui a donné, pour cet objet, des lots de terre pour une valeur de £1,530, outre quatre autres lots qu'il se propose de donner, lorsque l'établissement sera en opération; ce qui ne pourra avoir lieu que dans 5 ans. On se propose d'avoir pour professeurs des Pères Oblats et des Frères de la Doctrine Chrétienne; le collège sera ouvert à toutes les classes et à toutes les croyances sans distinction. Il sera sous la direction de Monseigneur Phelan. On suggère de donner au collège le nom de Collège Besserer.

Couvent de la Baie Saint-Paul.—M. Kane, notaire à la Baie Saint-Paul, nous prie de dire qu'il a plu à Son Excellence, le 10 du courant, de lui envoyer, pour le couvent en construction dans cette paroisse, une somme de £10, à laquelle l'honorable D. B. Viger a voulu ajouter £2 10s, et l'honorable D. B. Papineau £1 5s, le tout formant £13 15s.

M. Kane nous informe aussi que ce couvent, commencé le printemps dernier, est à trois étages, en pierre, et a 65 pieds de front sur 42 de largeur. Déjà, dès l'automne, il était couvert en planches et cela sans autres moyens que le zèle du vénérable curé, M. le grand-vicaire Chauvin, et des habitants de la paroisse.

Le besoin d'une semblable institution se faisait sentir dans le comté du Sagouéah plus peut-être que partout ailleurs, vu son éloignement de Québec et la difficulté des communications, et les braves habitants de la Baie St. Paul ont montré qu'ils savaient en apprécier les avantages. Leurs efforts méritent assurément d'être encouragés par tous les amis de l'éducation, de la religion et du pays, et nous espérons qu'il ne sera pas dit que lord Metcalfe et MM. Viger et Papineau soient seuls venus à leur secours.

Canadien.

—Nous avons annoncé dernièrement, l'arrivée de E. M. Leprohon, éc., de cette ville, parmi le nombre des passagers qui ont traversé l'océan sur le bateau à vapeur le *Great Western* parti de Liverpool le 19 du mois de mars dernier, et le temps ne nous permit pas alors d'annoncer le long voyage qu'il fit avec l'aînée de ses demoiselles, en parcourant les principales villes de l'Europe. D'après les informations qui nous sont parvenues, M. Leprohon s'embarqua pour le Havre, en France, vers le 25 d'octobre dernier, demeura plusieurs semaines à Paris, pour visiter ce que cette grande ville renferme d'intéressant tant par ses objets d'arts que par la magnificence de ses promenades et de ses édifices publics; ils se dirigent ensuite vers l'Italie, en parcourant les principales villes de la France, tels que, Melun; Montreuil où Napoléon fit abattre une partie du superbe pont construit en pierres, pour intercepter le passage des armées ennemies; puis les villes de Sens, Joigny, Auxerre, Lyon, où se trouve construite, sur une montagne voisine, la chapelle de Notre-Dame de Fourvières, qui, par son intercession, préserva cette ville du choléra, en 1832 et 1835. M. Leprohon, après plusieurs jours de séjour dans la belle, et industrielle ville de Lyon, se rendit à Marseille, pour s'embarquer pour l'Italie; il visita les villes de Gènes la superbe, en Sardaigne, Florence, dans le grand duché de la Toscane, Livourne, Rome, cette grande ville qui renferme tant de souvenirs, sur la passion de notre divin Sauveur, et sur les antiquités, des anciens Romains et de ses empereurs, tels que; la basilique de St. Pierre du vatican, de St. Jean de Latran, de Ste. Marie majeure, le Palais du Vatican, le Palais pontifical, sur le mont Quirinal, de Latran, etc. M. Leprohon eut le bonheur d'être introduit, avec sa Demoiselle, auprès du Souverain-Pontife; et le vit officier pontificalement le jour de la chandeleur, dimanche le 2 février dernier. Après être demeuré à Rome, plusieurs semaines, il se rendit à Naples, cette ville protégée de la nature, où l'hiver est inconnu, et où l'on trouve en abondance les fruits les plus délicieux; il monta sur le mont Vésuve, jusqu'à son cratère, visita les ruines des anciennes villes d'Herculanum et de Pompéi, où depuis environ quatre-vingts ans on a beaucoup travaillé à déblayer cette dernière ensevelie sous la lave brûlante du mont Vésuve, lorsque la trop fautive éruption de 79 eut lieu, ce qui permet au voyageur d'y parcourir plus de vingt rues larges, pavées de laves, avec des trottoirs sur les deux côtés; on peut visiter aussi plusieurs maisons, se promener sur deux théâtres, neuf temples, un amphithéâtre; faire le tour des murailles dont le développement s'étend sur deux mille de distance. Le voyage de ce citoyen respectable fut très heureux après une absence de six mois de sa famille auprès de laquelle il arriva en parfaite santé le 19 du présent.

Minerve.

NOUVELLES RELIGIEUSES.

ROME.

—On lit dans l'*Ami de la Religion*:

« Les journaux de Paris commentent depuis quelques jours une nouvelle importante qui leur serait venue de Rome, en passant par la *Gazette d'Augustbourg*. La cour pontificale, sur la demande de l'une des grandes puissances d'Europe, serait intervenue, dit-on, pour empêcher l'établissement des Jésuites à Lucerne, et obtenir leur rappel des autres cantons de la Suisse.

« Nous pouvons affirmer que cette nouvelle est sans fondement. Une lettre particulière que nous recevons de Rome, d'un personnage éminent et très bien informé, nous apprend que la conduite du gouvernement pontifical, dans l'affaire des Jésuites de Lucerne, a été purement passive. Le Pape n'a jamais demandé ni conseillé au gouvernement de Lucerne de confier le séminaire de ce canton à la direction des Jésuites; il ne demandera pas davantage qu'on les en éloigne. L'autorité cantonale fera à cet égard ce qu'elle jugera conforme à ses droits ou plus utile à ses intérêts: il n'y aura point d'intervention de la part de la cour de Rome. »

—On mande de Rome que M. de Boutenief, ministre de Russie, a remis à plusieurs instituts romains, et notamment aux bibliothèques du Vatican et de la Propagande, de magnifiques exemplaires d'ouvrages qui, sur l'ordre de l'Empereur, venaient de lui être adressés par le ministre de l'instruction publique. Ce sont principalement des monuments de la plus ancienne littérature slave, parmi lesquels se distinguent, en première ligne, des exemplaires récemment reproduits à Paris aux frais de l'Empereur, de l'ancienne Bible *glagolitico slave*, qui se trouve au trésor de la métropole de Reims, et sur

laquelle les rois de France avaient coutume de prêter le serment de leur sacre. Parmi ces ouvrages se trouve aussi la collection gravée des médailles et monnaies historiques de Russie, par Mentzoff, les Annales historiques de l'empire, et les Dictionnaires ou Lexiques mongolo et Thibétano-germaniques publiés à Saint-Petersbourg par Schmidt. Ces offrandes impériales, magnifiquement ornées, ont été accueillies avec d'autant plus de satisfaction et de reconnaissance, que les bibliothèques romaines n'étaient rien moins que riches en livres slaves. On se demande quelles peuvent être les intentions du Czar en offrant au Saint-Père de si précieux souvenirs. Quelque-uns veulent y voir le gage, ou tout au moins l'indication d'un rapprochement possible entre le Saint-Siège et la Russie; et le départ de M. de Struve, qui a quitté Rome le 22 février, porterait à croire qu'il est chargé, comme on le lui aurait entendu dire, de faire de *vive voix*, à l'Empereur lui-même, des ouvertures qui tendraient à résoudre quelques-unes des complications si épineuses que les dernières années ont amenées entre Rome et Saint-Petersbourg. Mais il est peu à craindre que le Souverain-Pontife perde de vue l'avertissement du poète latin: *Timeo Danaos et dona ferentes*.

ESPAGNE.

—L'ordination qui a eu lieu dans la chapelle du Palais, à Madrid, a soulevé, comme de raison, des récriminations chez les journaux progressistes. Les radicaux de tous les pays prennent chaque jour un soin plus exact de se rassembler dans leur haine contre la liberté ecclésiastique.

Nous apprenons par d'autres feuilles que cette ordination ne comptait pas moins de 108 ordinands appelés aux divers degrés. Dix-sept diocèses, privés de leur évêques par la mort ou par la proscription, y avaient envoyé leur contingent. La jeune Reine s'est tenue deux heures à genoux pendant la cérémonie, et il a fallu les instances du patriarche élu des Indes pour faire asseoir la reine-mère. Dans le discours adressé par ce prélat aux deux reines et aux ordinands, on a entendu ces mots:

« Madame, voici aux pieds de Votre Majesté les ordinands de dix-sept églises orphelines, dont les évêques sont morts ou sont empêchés, les uns proscrits peut-être, les autres tombés victimes de la révolution. Regardez-les, Madame, etc... »

Ces paroles ont causé dans l'assemblée une profonde émotion.

ALLEMAGNE.

—La presse d'Allemagne et de France a été un moment occupée de l'annonce d'un changement important dans les institutions de la Prusse. Le démenti à peu près officiel qui a été donné à ces nouvelles ne suffit point pour les faire tomber dans l'oubli. De pareilles rumeurs sont souvent des pronostics lointains, et, dans tous les cas, elles sont l'indice d'un travail profond dans les esprits. Un de nos correspondants d'Allemagne nous adresse à ce sujet une lettre que nous recommandons à l'attention de nos lecteurs:

« Berlin, 19 février 1845.

« Deux choses préoccupent aujourd'hui tous les esprits sérieux en Allemagne; savoir, l'état politique de la Prusse, et la fermentation religieuse, toujours croissante dans toutes les parties de la Confédération allemande. La situation de la Prusse devient de jour en jour plus inquiétante. Il s'y manifeste, et cela particulièrement dans les anciennes provinces qui forment pour ainsi dire le noyau de la monarchie, un esprit turbulent d'insoumission et d'outrecuidance qui ne s'était jamais vu. Le Gouvernement y est tombé dans une déconsidération incroyable. Les organes du Pouvoir sont divisés en deux classes, dont l'une se porte à la tête du mouvement populaire, en insurrection patente contre les volontés du souverain, entretient et excite le mécontentement le plus qu'elle peut, tandis que l'autre, méprisée et haïe, se retranche dans un servilisme abject. Le Gouvernement ne peut faire un pas sans exciter des clameurs, sans amener quelque manifestation bruyante de cet esprit présomptueux d'innovation, qui tend impatiemment de tous côtés à rompre les dignes de l'ordre établi. A la moindre intention qu'il manifeste d'essayer quelque mesure sérieuse de réforme, un public indocile se dresse pour lui en arracher l'initiative et le pousser vers des écueils; et plus il tâche, effrayé de ces symptômes de désordre, de marcher terre à terre et de se tenir dans le cercle étroit de quelques améliorations partielles, comme il l'a fait dans les propositions qu'il vient de soumettre aux États provinciaux, plus il aiguillonne l'impatience de ses sujets, qui se détournent de lui avec mépris et indignation. Il n'est pas étonnant que sa marche devienne de jour en jour plus incertaine et plus vacillante. Les bruits répandus naguère d'une constitution qui allait être publiée, bruits accrédités par le silence des autorités, ont porté cette esbérance à son comble. Il est impossible que le Roi résiste longtemps encoré aux efforts réunis de tous les organes de l'esprit public et aux motifs si pressants d'ailleurs qui le poussent à cette mesure. Les engagements solennels pris à cet égard en 1815, et les besoins urgents du Trésor, surtout pour l'exécution des chemins de fer, qui sont une nécessité irrésistible de l'époque, ne lui laissent point d'autre issue. Mais c'est alors que la crise se déclarera. Rien de plus incompatible, de plus hétéroclite en soi que les éléments dont se compose cette monarchie. Les populations de l'Etat, de la Silésie et de la Pologne, et celles de l'Ouest, de la Westphalie et des bords du Rhin, soumises contre leur gré à l'aigle prussienne, catholiques et longtemps froissés dans leurs sentiments religieux, pleines outre cela d'une profonde répugnance, pour ne pas dire hostilité, contre la nationalité prussienne et sa bureaucratie, ne marcheront jamais d'accord avec les habitants de Brandebourg, de la Poméranie et de la Saxe. Leur donner voix au conseil, c'est les mettre en état de guerre ouverte et perpétuelle les uns avec les autres. Et où puiser une force suffisante pour les retenir dans l'orbite de la

politique générale du royaume? Il manque absolument un principe d'union qui puisse absorber leurs tendances discordantes. Ainsi, quelle qu'elle soit, la constitution que le Roi leur donnera ne peut être, selon nous, que le signal de sa perte. Voilà donc où est réduite cette puissance qui, il y a peu d'années, se croyait appelée à la domination générale de l'Allemagne! Voici donc encore un des chefs-d'œuvres du Congrès de Vienne qui va tomber en ruine! Au reste, loin de nous en réjouir, nous tremblons à l'approche d'une pareille crise.

« Ce qui rend cette crise plus formidable encore, ce sont les dissidences religieuses qui se prononcent avec une violence effrayante de tous côtés. Une haine implacable sépare, au sein même du protestantisme, les pïétistes d'avec les rationalistes. L'insolence de ceux-ci, l'aigreur et la raucune de ceux-là ne connaissent plus de bornes, et, comme pour se venger sur les catholiques des tristes querelles qui les divisent, ils se ruent sur nous d'un commun accord avec une furie sans égale. Les catholiques serrent leurs rangs. Les tentatives de défection amenées par quelques apostats, tels que Ronde et Czerski, ne leur servent qu'à se mieux reconnaître. Les petites Églises nationales soi-disant catholiques, que l'on s'efforce de constituer çà et là, ne sont qu'autant d'épurations qui, loin de nous affaiblir, ne font, au contraire, que rendre notre parti plus compacte. Une lutte terrible se prépare.

« Ce qu'il y a de pire, c'est que les gouvernements qui, jusqu'à présent, dans leurs rapports mutuels ou moins, s'étaient tenus à l'écart de ce mouvement général commencent à être entraînés dans le tourbillon. Les feuilles publiques retentissent déjà de leurs griefs réciproques; et des dissidences d'intérêt, contenues avec peine jusqu'ici, finiront bientôt peut-être par diviser complètement les protecteurs de l'association de Gustave-Adolphe avec les princes qui, bon gré mal gré, devront prendre la défense des intérêts catholiques.

« Que fera l'Europe en face d'un pareil spectacle? WUR."

SUISSE.

—On écrit de Berne que toutes sortes de rumeurs inquiétantes circulent dans le canton: on craint de voir se reproduire les événements de Lausanne; les dépôts de poudre qui se trouvaient hors de ses murs ont été transportés en ville; les postes sont doublés de nuit, et la plus active surveillance est recommandée aux autorités militaires. Les campagnes, agitées et prêtes à la révolte, veulent obtenir des élections directes, le droit de veto, des lois plus favorables au rachat des rentes foncières. D'autre part, l'Oberland (pays d'en haut) voudrait réclamer son ancienne situation de canton, et les bailliages du Jura manifestent le vœu de se constituer en canton catholique. Cette fermentation pourrait peut-être pousser le gouvernement bernois à transporter au dehors, c'est-à-dire contre Lucerne et ses alliés, la guerre qu'il commence à craindre chez lui. Dans ce cas il assemblera ses troupes; mais il pourrait se faire qu'au lieu de marcher sur Lucerne elles se portassent sur le chef-lieu. Ainsi ce canton, le plus populeux de la Suisse, se démembrerait lui-même en trois tiers de canton. Or, cet exemple serait certainement très contagieux pour l'Argovie, où deux populations à peu près égales et dissidentes de confession tendent nécessairement à se séparer. Ou s'arrêtera cette dissolution, à laquelle les cantons catholiques seuls opposent encore leur masse compacte? c'est ce que nul ne pourrait prévoir. Ce qu'il y a de certain, c'est que plus la confusion sera grande, plus elle réjouira les factions révolutionnaires, qui espéreront en voir sortir le triomphe de leur utopie unitaire. On le voit, la question des Jésuites va se perdre et s'abîmer dans cette autre question.

—Le gouvernement d'Argovie a défendu de lire dans les églises un mandement de Mgr. l'évêque de Bâle. On conçoit combien cette mesure est propre à entretenir l'union entre les deux moitiés de la population argovienne.

—Deux faits fort remarquables feront apprécier à leur juste valeur les fanteries des corps-francs et le courage patriotique des milices lucernoises. Le 26 février était fixé pour la réunion de deux mille volontaires radicaux à Menzikon, canton d'Argovie. Il ne s'en présenta que deux cent quarante, encore refusèrent-ils de signer l'engagement de marcher sur Lucerne; sur quoi la troupe se débanda et ses chefs se retirèrent indignés et découragés à l'issue de leur convocation. Cinq jours auparavant, quatre bataillons de la réserve avaient été passés en revue sur différents points du canton de Lucerne. Il s'y présenta un nombre de combattants fort supérieur à ceux qui avaient été appelés sous les armes. Chacun des bataillons était fort de plus de douze cents hommes. Une compagnie de bataillon Molar, par exemple, comptait deux cent dix hommes au lieu de cent quatorze dont elle devait être composée. Tous les miliciens laissaient éclater un enthousiasme et un désir de combattre tel qu'il a fallu que leurs chefs s'employassent à le modérer jusqu'au jour où ils seraient appelés à repousser une invasion ennemie.

NOUVELLES DIVERSES.

Ergot des Céréales.—Quelques soins qu'on prenne des semences et de la culture, on n'est pas encore parvenu à faire disparaître entièrement l'*ergot* de quelques céréales, en particulier du seigle.—Cependant ces semences ergotées produisent des accidents graves et quelquefois mortels. M. Bonjean citait devant l'Institut, dernièrement, un cas de cette espèce où deux enfants avaient eu les jambes gangrenées pour avoir mangé du pain fabriqué avec des grains ainsi altérés. L'un de ces enfants, âgé de dix ans, avait dû être amputé des deux jambes; chez l'autre, qui n'avait que 28 mois, tout un membre mortifié s'était séparé spontanément sans opération, et ce qui est extraordinairement heureux, c'est qu'aucun de ces enfants n'est mort.

Ayons soin de rappeler qu'il faut se tenir en défiance de ces taches violettes qu'on voit parfois dans le pain, dans la pâte, ou la farine: car tel est l'indice le plus certain que le grain d'où proviennent ces substances violacées était atteint de l'*ergot*.

Télescope.—On assure qu'un Anglais étranger à la science vient de perfectionner d'une manière prodigieuse le pouvoir grossissant des télescopes. Il dit découvrir, avec son instrument, un nouveau monde de merveilles astronomiques et de phénomènes physiques des plus curieux.

Grand ballon en cuivre à Paris.—Un vil sentiment d'intêt a été créé à Paris par la construction d'un immense ballon en cuivre, qui doit être sous peu offert à la curiosité publique. M. Marey Monge est l'auteur de cet immense ouvrage; et les hommes de science attachent une grande importance au résultat promis, savoir l'emploi de ce ballon pour déterminer le phénomène électro-magnétique. M. Arago doit en donner l'analyse à l'Institut. Le ballon est entièrement fait de feuilles en cuivre de l'épaisseur de 2 centièmes de pouce; il aura dix mètres de diamètre, pèsera 200 livres et contiendra 100 livres de gaz hydrogène. M. Marey Monge dit que par son invention, il pourra voguer dans les airs, à l'aide d'un système qu'il a déjà développé dans un mémoire qu'il a soumis à l'Académie. Il maintient qu'en substituant le cuivre à la soie, il pourra empêcher la fuite du gaz, de manière que l'aéronaute pourra rester dans les airs autant de temps qu'il le voudra.

Transformation des Céréales.—Des expériences récentes semblent confirmer une thèse soutenue par beaucoup d'agriculteurs, mais contestée par les botanistes, celles de la transformation des céréales. Un agronome anglais, lord Bristol, ayant semé en 1843 une poignée d'avoine, en retrancha pendant l'année toutes les tiges florales: en 1844, il la laissa fructifier, et il récolta, pour la plus grande partie, des épis d'une orge très-allongée, ayant l'apparence du seigle, un peu de froment et très-peu d'avoine. M. Raspail avait affirmé que le blé le plus beau, semé sur des terres infertiles, se dégradait et prenait les formes sauvages du chien-dent. M. Latapie, de Bordeaux, prétend avoir transformé, par la culture, un gramin vulgaire, l'égilope, en froment. Enfin on dit que le célèbre Bonnet fit voir à Duhamel un chaume qui portait à la fois un épi de froment sur une de ses articulations et un épi d'ivraie sur l'autre.

—Le major Chase, après avoir énuméré tout ce qui manque aux États-Unis pour faire la guerre dans le golfe, a fait une assez curieuse digression sur un champ de bataille beaucoup plus vaste. Prévoyant le cas d'un conflit entre l'Angleterre et les États-Unis, il s'est attaché à rechercher quels seraient pour ceux-ci, les éléments de résistance indispensables, et il s'est modestement arrêté aux chiffres suivants: 50 steamers de 2,500 tonneaux, dont 30 dans l'Ouest et 20 dans les ports atlantiques; 40 frégates de 60 canons et 14 vaisseaux de ligne. Pour compléter ce matériel avec les cadres qui existent aujourd'hui, il suffirait d'une dépense de quarante-trois millions de dollars; en temps de guerre cette flotte, pour laquelle il faudrait 60,000 matelots, coûterait annuellement vingt-cinq millions de dollars. Ce sont là, sans contredit, de magnifiques, mais aussi de très-alarmants calculs; car s'ils démontrent comment et combien facilement l'Union fédérale pourrait se mettre à l'abri de toute agression étrangère, ils laissent voir combien est grande la lacune qui existe maintenant dans ses moyens défensifs. Il vous faut 50 grands steamers, et vous n'en avez que deux ou trois petits; 40 frégates, et vous n'en avez qu'une douzaine; 14 vaisseaux de ligne, et vous en avez trois ou quatre qui tombent en ruines, deux ou trois qui demeurent inachevés dans vos chantiers! De ce que vous avez à ce qu'il vous faut, il y a tout un abîme dans lequel pourraient trébucher un jour vos intérêts et votre bonheur.

Réapparition du serpent de mer.—Une correspondance qui, suivant nos confrères, émane de l'autorité la plus respectable, et datée du Cap May, 13 avril, annonce la réapparition dans ces parages du fameux serpent du mer, objet de tant de versions contradictoires. Le monstre aurait été aperçu à diverses reprises par plusieurs habitants du Cap May. Il aurait de 60 à 70 pieds de long, 8 à 9 pieds de diamètre, la peau entièrement noire, et lancerait de temps à autre un fort jet d'eau, s'élevant à dix pieds de hauteur et paraissant jaillir non de sa tête, mais d'un renflement placé au-dessous de sa tête, à environ un tiers de sa longueur totale. On écrit que des habitants du Cap May ont résolu de s'en emparer à quelque prix que ce fût, et que des hommes s'enrôlaient pour contribuer à cette pêche hasardeuse.

AVIS AUX ENTREPRENEURS.

A CONSTRUIRE à St. ATHANASE, une EGLISE en pierre, de 126 pieds de long sur 60 de large à l'intérieur; les murs devront être de 30 pieds de haut, hors de terre, et la SACRISTIE de 34 pieds de long sur 26 de large, aussi à l'intérieur.—Le tout mesure française. L'entreprise sera donnée le 15 MAI prochain à 10 HEURES A. M. à celui ou ceux qui auront fait les propositions les plus avantageuses.

Pour les plan, devis et conditions, s'adresser à M. J. GRAVEL, curé du lieu. St. Athanase 15 avril 1845.

ÉTABLISSEMENT DE RELIURE.

CHAPELEAU & LAMOTHE,
Rue Ste.-Thérèse, vis-à-vis les imprimeries de J. STARKE & CIE., et de
CANADA GAZETTE.

PROPRIÉTÉ DE JANVIER VINET, } FRÈRES.
PUBLIÉ PAR J. B. DUPUY,
IMPRIMÉ PAR J. A. PLINGUET.